

- 1er prix littéraire Damase-Potvin 2020 -

Catégorie Jeune adulte

Philippe Dufresne

Encre chaude

J'ai longtemps entretenu le fantasme interdit de sentir mes os craquer sous la force étouffante d'une étreinte adhésive. Jusqu'à ce soir, ma vie n'avait été qu'un long roman-feuilleton griffonné d'une prose insipide. Par docilité sociale, je m'étais toujours méfiée de ces plaisirs qui ne peuvent prendre corps que dans la profondeur des abysses, là où se terrent les formes floues et imperceptibles qui esquissent les secrets de la vie humaine à l'encre fluorescente. Je sais que je devrais m'en vouloir de ce que j'ai fait ; pourtant, je ne peux éviter de me dire qu'Ève devait se sentir plus vivante que jamais lorsqu'elle est tombée du jardin d'Éden. Ma véritable honte s'enracine plutôt dans le déni avec lequel je me suis étouffée durant plus de vingt ans pour me préserver des impulsions de mon subconscient, comme si ma nature propre était une menace proférée contre ma dignité.

Tout ceci commençait déjà à prendre forme il y a quelques semaines, alors que j'occupais un nouvel emploi de concierge qui me tenait éveillée cinq nuits par semaine pour aller improviser quelques pas de danse maladroits avec une serpillère. J'étais justement en train de regarder passivement la frange de coton dessiner de larges sillons d'eau savonneuse sur le carrelage lorsque j'ai entendu comme un mouvement aquatique dans la salle adjacente. L'incongruence du bruit me rendait perplexe, si bien que j'ai aussitôt réattelé ma serpillère à mon chariot d'entretien pour aller jeter un coup d'œil. La pièce en question était une vaste salle plongée dans une pénombre onirique par un éclairage tamisé, déchirée en son centre par un large bassin ouvert dans lequel

un nageur était en pleine performance. Sa vue m'a suspendue au plafond par la colonne vertébrale en m'entravant dans une sorte de torpeur hypnotique. Loin de trouver sa présence étonnante, j'étais plutôt obnubilée par les mouvements imbibés d'une ondulation fluide que renvoyait la souplesse de ses membres. À le voir s'épanouir avec autant de synchronisme, on aurait juré que son corps avait la même consistance que l'eau du bassin. Mon cerveau avait glissé sous une cascade, et soudain j'ai eu envie de le rejoindre et de fusionner avec lui, comme si la créature ensevelie sous mon épiderme devait s'unir à ce danseur d'eau pour échapper à mon refoulement. À cet instant, il a tourné sa tête vers moi et ses yeux vitreux ont envoyé une gifle à mon regard. Ma conscience court-circuitée, j'ai bafouillé quelques paroles épileptiques, puis je me suis propulsée vers la sortie dans la honte de mon propre voyeurisme.

J'ai passé les jours suivants écrasée devant l'omnipotence de Netflix. Le soir, j'arrivais au travail avec une barre de fer dans l'œsophage, ma tête comparable à une télévision embrouillée sous une tempête de neige. J'évitais autant que possible de circuler près de la salle du nageur ; seulement, les exigences de mon travail me ramenant constamment dans les environs, je pouvais clairement entendre le clapotis de ses danses aquatiques. J'avais beau bâillonner mes impulsions pour me dissimuler mon vice, l'eau excitait ma tentation par une invitation constante à retourner m'extasier devant le mouvement fantasmagorique engendré par le maître du bassin. Un soir, j'ai fini par craquer. Juste un coup d'œil par l'entrebâillement, me suis-je dit pour ravalier ma culpabilité. Évidemment, ce bref coup d'œil s'est révélé être une longue contemplation dépravée du spectacle en cours, et j'ai passé une bonne partie de mon quart de travail à m'efforcer de contenir les élans charnels qui traversaient ma poitrine, une timide goutte de sueur épinglée au nord-est de mon front.

Par la force des choses, j'ai vite pris l'habitude de déroger de mes tâches d'entretien pour me complaire devant ce corps élastique. Après quelques soirs, j'ai même poussé l'audace jusqu'à m'introduire dans la pièce pour admirer sa prestation depuis le confort de l'obscurité. Étendue à même le plancher, j'imaginai les scénarios les plus insolites. Je gémissais de plaisir en me figurant la frénésie qui nous accaparerait s'il me venait le courage de me jeter avec lui dans le bassin, et éventuellement je ne prenais même plus la peine de me cacher, nos mouvements respectifs orchestrés comme une offrande au regard de l'autre. J'ai laissé la tension s'attiser jusqu'à ce soir, lorsque d'un geste insistant il m'a clairement invitée à venir le rejoindre. Figée sur place, j'avais l'impression que son bras allait s'allonger pour m'agripper par le plexus solaire. Sur les murs de la pièce irradiait mon désir de me dissoudre en une composante symbiotique de son univers liquide. Cette sensation, je l'avais déjà éprouvée auparavant lorsqu'adolescente, je découvrais le monde océanique des estampes japonaises. J'étais une jeune fille assez marginale à l'époque et mon comportement se teintait de tendances autodestructrices, mais j'avais trouvé une forme de démesure dans l'art nippon qui donnait un peu de sens à ma solitude. Il y avait une œuvre toute particulière qui me fascinait plus que les autres, au point de me procurer cette même exaltation que j'éprouvais devant le bassin. J'en étais si obsédée qu'en moins de temps qu'il n'en faut pour réfléchir, je me suis retrouvée en plein exposé oral d'arts plastiques à expliquer devant ma classe ce qui me passionnait tant avec cette estampe. Il semblerait que je n'aie pas su transmettre mon émotion de manière efficace, compte tenu des moqueries sadiques dont j'ai dû faire les frais avec, en extra, une étiquette de désaxée placardée sur le visage. Face à l'humiliation, il m'a fallu me persuader que ma passion pour les estampes était stupide et m'aliéner dans un comportement dépourvu d'excentricité. Pour me libérer de la honte, je suis devenue artificielle.

Ce refoulement de mon authenticité m'a suivie jusqu'à ce soir, lorsque je me suis plongée toute nue dans la bassine du baigneur nocturne. Je voulais me liquéfier sous son toucher, faire à jamais partie intégrante de son environnement. Le membre spongieux qu'il m'a tendu a fait un bruit de suction lorsqu'il l'a glissé à l'intérieur de moi. Son corps enroulé comme un filet autour du mien, nous étions similaires à deux courants marins emprisonnés dans un bocal. Lorsque nous nous sommes enfin séparés, chacune de mes terminaisons nerveuses semblait animée de ses mouvements. Les fluides de son corps diffusaient une traînée opaque qui s'étirait dans le bassin comme un long tentacule visqueux.

— Que c'est ça tabarnaque !? Y a une fille tout' nue qui nage avec la pieuvre!

J'aurais sans doute été plus prudente en considérant le risque qu'un autre concierge fasse irruption dans la pièce. Certes, je suis un peu déçue d'avoir perdu mon emploi à l'Aquarium, mais mon authenticité est beaucoup plus précieuse qu'un travail d'entretien. L'adolescente que j'étais autrefois me féliciterait sans doute d'avoir réalisé le rêve de la femme du pêcheur.

- 2e prix littéraire Damase-Potvin 2020 -

Catégorie Jeune adulte

Jean-Michel Claveau

La triste histoire d'un séquestré

Vingt heures sonnent, elle va arriver d'un instant à l'autre. Comment pourrais-je lui échapper cette nuit? Que je sois obéissant à tous ses désirs pervers ou récalcitrant à l'excès, le résultat est toujours le même. Après tout ce temps, j'ai appris que l'on ne peut se dérober à la poigne de fer de la comtesse. Telle une reine, elle règne dans son château en s'appropriant tout ce qui lui chante, n'épargnant aucun de ses sujets, petits et grands. En sa présence, la peur irradie tout; les murs, nos couvertures et même l'air en viennent à goûter l'effroi.

Le générique de son émission fétiche résonne. Aussitôt, on se regarde, crispés. L'heure fatidique approche et notre tortionnaire aussi. Chacun de ses pas résonne lourdement dans la maison, mais plus encore dans nos esprits. Certains cherchent vainement une échappatoire. Moi je sais que l'espoir de s'évader n'est qu'un leurre.

Tout cela est insupportable. Pourquoi fouler cette terre si notre existence n'est que souffrance et servitude? Quel est le but de notre sadique inventeur? Où se trouve l'amour dans cette histoire? Nous méritons de la compassion, de la tendresse et du romantisme comme dans ces vieux films où les gens avaient le temps de s'aimer. Aujourd'hui, tout n'est que fiction et tromperies. J'en ai plus qu'assez de cette vie! Je vous en conjure, faites que la comtesse m'ignore pour cette nuit, mon seuil de tolérance est franchi.

La porte de la chambre s'ouvre en grinçant, elle est là! Retenant mon souffle, je reste droit et immobile. Le silence est complet. Je ne vois pas ce qu'elle prépare, mais je

peine à contenir mes tremblements. Une planche craque sous son poids lorsqu'elle prend la direction de sa vieille armoire. Oh non! Non, non, non, non, je vous en supplie, pas là-dedans. Elle y range le côté le plus sombre de sa personne.

J'aimerais hurler de colère, mais cela ne ferait qu'attirer l'attention sur moi. Je suis contraint d'assister à la mise en scène de son théâtre du mensonge. La comtesse de l'hypocrisie, voilà le titre qu'elle mérite. Elle commence par placer une couverture de soie rouge sur le lit afin de bien dissimuler le sang des innocents. Ensuite, avec une minutie de moine-copiste, elle étale des pétales de rose qui sont naturellement faux, comme tout le reste. Notre reine se dévêt avant d'enfiler ses vêtements des grandes occasions. Une interminable paire de bottes pour la grandir de sa petitesse. Un corset pour cacher un ventre ambitieux et redonner confiance à une poitrine qui en manque cruellement. Elle termine avec son masque qui camoufle ses cernes, sans toutefois parvenir à voiler le mal dans ses yeux. Un briquet à la main, ma tortionnaire tend une légère flamme sur une chandelle qui tarde à coopérer. Un parfum trop condensé d'agrumes envahit la pièce. Je ne me laisse pas berner : derrière cet artifice fruité se cache une effroyable odeur de vilénie.

Elle est prête, le moment est venu de choisir. La porte de notre cage s'ouvre et tous sont entassés les uns sur les autres, tentant de se cacher. La comtesse hésite, prolongeant volontairement notre angoisse pour mieux s'en délecter. Avec une délicatesse qui lui est étrangère, elle passe le bout de ses doigts sur nos têtes, jugeant nos enveloppes charnelles. La vipère m'effleure avant de passer au suivant. J'espère m'en sortir pour cette fois. Au moment où je la crois loin de moi, elle revient sur ses pas et m'attrape par la gorge. En m'apportant avec elle dans son lit, je me débats, mais tout ce que je peux faire est de me secouer mollement en tournant la tête.

Pourquoi moi? Je suis sans nul doute le plus âgé de ses esclaves. Pourquoi, après toutes ces années, suis-je son éternel favori? Je fais pourtant pâle figure, comparé à

toutes ces nouvelles générations qui me surclassent en tout point. Ils peuvent, sans contredit, exécuter la sale besogne bien mieux que je ne l'accomplirai jamais. C'est peut-être en raison de mon teint qui lui rappelle sa première fois.

Sans plus de cérémonie, la comtesse m'éclabousse d'un liquide froid et visqueux avant de m'envoyer visiter la noirceur de son être encore et encore et encore. Insatisfaite de mon rendement, elle m'électrise pour me forcer à vibrer au maximum de mes capacités jusqu'à ce qu'elle glousse enfin. Tandis que mon bourreau hume l'air avec un large sourire, je me retrouve libéré de ces abysses. Les souffrances corporelles cessent, mais mon âme est brisée à jamais. Tel est mon destin!

- 3e prix littéraire Damase-Potvin 2020 -

Catégorie Jeune adulte

Pier-Olivier Bouchard

Je suis un écrivain bipolaire

Remarquez que ce sont les bras, les muscles faciaux et les jambes, par opposition à mes bras, mes muscles faciaux et mes jambes, car plus rien ne m'appartient : je suis livré à la chose. Mais je ne suis ni écrivain; ni bipolaire. Pourtant, c'était l'autre nuit déjà, cette fois où elle m'a prise pour me sortir d'un sommeil profond. La chose m'a alors fait bondir hors-du-lit, hors-de-moi, comme porté-vers-un-autre-Monde. Elle m'a jeté en quelques minutes sur les rues de la ville, larguant derrière moi le voilier dans lequel j'avais fermé l'œil. Le cadre sobre que j'aurais dû trouver normalement s'était métamorphosé en un décor fait de couleurs vives et de licornes dansantes. Je le dis maintenant, la chose n'était pas du crack.

C'est à l'intersection de la rue Bangbang et du boulevard Amour que j'ai senti la chose prendre le plein contrôle de mon corps, celle-ci s'étant contentée jusque-là de guider mes pas et de tromper ma psyché. Là, elle s'en est d'abord pris à mon cœur, comme si elle s'affairait à le boxer et à le choquer contre des organes internes innocents. Ensuite, elle s'est dirigée vers mes jambes qu'elle a entrepris avec vigueur et célérité de rendre si puissantes qu'elles me semblaient celles d'un bobeur olympique polonais. Hors de tout doute, c'est toutefois l'emprise de la chose sur ma psyché qui m'a le plus leurré : elle me fit crier « Je suis le génie, je suis l'écrivain ! ». Or, ce cri restera ignoré des archives de ma ville chérie, car nul de mes compatriotes ne fut présent en une heure si tardive, ne serait-ce que pour percevoir son écho.

Et je perdis, disais-je, toute souveraineté sur ce corps, à cette intersection, que j'ai pourtant moult fois empruntée à la façon d'un citoyen calme, policé et aux comportements socialement adaptés. Les bras qui s'agitent, les muscles faciaux qui s'excitent et les jambes qui folâtrèrent. Remarquez que ce sont les bras, les muscles faciaux et les jambes, par opposition à mes bras, mes muscles faciaux et mes jambes, car plus rien ne m'appartient : je suis livré à la chose. Elle me fit donc attaquer le boulevard Amour d'une démarche qu'il m'est encore impossible de qualifier en un seul mot. J'allais d'un pas rapide, mais guère suffisant pour l'élever au rang de la course, auquel s'intégraient quelques mouvements de danses imprécis et rythmés par la musique rock qui tournait dans ma tête. Je me sentais galvanisé par les ressorts de ce trop-plein d'énergie à mesure que s'effaçaient derrière moi les lignes horizontales tracées sur la chaîne de trottoir. Je pris, après avoir avalé quelques centaines de mètres, un premier temps d'arrêt, celui-là pour m'agenouiller, ouvrir les bras et les poindre vers le ciel. Je constatai avec émotion que l'azur s'était gorgé d'étoiles ricaneuses venant annoncer la fin de la guerre sur Terre. Une pensée me vint pour mes amis n'ayant pas eu l'opportunité de se saisir de l'état euphorisant de cette vue aérienne splendide, ceux-ci étant livrés à une autre chose : la dictature de leur lit. Ce si doux spectacle ne me conduira point à verser une larme, car la chose, ma chose, me fit redresser militairement avant que je n'en arrive à ce point. Je repris donc le tempo imposé par celle-ci jusqu'à ce que ne vienne le deuxième temps d'arrêt; mon corps placé devant le seul restaurant d'Extaseville ouvert à 2 h du matin un 28 juillet 2019. Je le pénétrai avec véhémence pour me diriger en trois enjambées vers le comptoir derrière lequel m'attendait, bien entendu, Dionysos. Il aurait dû y avoir entre lui et moi un dialogue. Or, je ne permis pas au Dieu du vin et des festivités de placer un seul mot, lui qui me regardait avec ses yeux véreux d'hédoniste ivre. J'entrai plutôt dans une phase monologique; des mots pêle-mêle s'échappant de ma bouche n'étant ni liés les

uns aux autres ni liés à quoi que ce soit de perceptible pour mon vis-à-vis. Dionysos me rendit un café, comme si j'en avais besoin. Rassurez-vous : l'effet psychotrope de la caféine ne se sera pas additionné à celui de la chose, la seconde ayant annihilé toute manifestation d'un signe de vie de la première. Je tournai enfin le dos au Dieu pour trouver un couvert de papier à l'effigie du Chez Manie-Annick café-crème que je puisai à l'intérieur même d'une poubelle, réaffirmant ma mise en marge du Monde des gens normaux à l'humeur stable. Je sortis enfin le stylo Bic que j'avais lové dans la poche arrière de mon short. Et voilà que je me mis à écrire au verso de ce couvert souillé.

Je suis un écrivain bipolaire : mais je ne suis ni écrivain; ni bipolaire. Pourtant, il y a à cet instant précis un état d'ébullition dans ce cerveau, lequel je cherche à transformer tant bien que mal en une envolée lyrique. Rendre cohérent tout ce flux d'idées et d'images circulant à l'intérieur de ma boîte crânienne est certes un défi et paradoxalement je ne sais si la chose agit à cette cause comme une bénédiction ou une malédiction. Un fait demeure, c'est qu'un nombre de personnes que l'on veut bien étiqueter « spécialistes » aura vite fait de la nommer : « phase maniaque ». Ils ajouteront, ces bien-pensants, des expressions bien-pensées, telles que : « psychose », « tachypsychie », « état mental perturbé », « logorrhée », etc. Pour moi, ce ne sont que des feux d'artifice qui grouillent dans mon ventre.

À défaut d'avoir poussé le crayon avec la verve et l'intelligence que la chose m'avait promise, je poserai finalement l'encre, après avoir conclu : et pourtant, je ne suis ni écrivain; ni bipolaire.

- 1er prix littéraire Damase-Potvin 2020 -
Catégorie Adulte

Mélanie Minier

Elle s'appelait Zaharah

Il a volé ses photos. Son fils; son propre fils a fouillé dans la vieille armoire dépeinturée coincée entre la fournaise et la poutre de soutènement et en a extrait les images en noir et blanc, lui qui a pourtant horreur de descendre dans le caveau.

J'aurais dû détruire le contenu de cette maudite armoire, se dit Joseph en remontant sur le palier. Il l'avait refermée en même temps que son passé et tâchait de ne plus y songer, mais le pin nouveau s'avérait poreux : les images suintaient, au travers des cadrages usés.

Faut pas lui en vouloir, à Léon, dit Mariette, prostrée devant l'évier. C'est pour l'école. Cette après-midi, les enfants doivent présenter leur père. Le métier de leur père.

Joseph empoigne sa veste, son paquet de cigarettes et quitte le logement. La clé dans le contact de la grosse Ford, il décapsule une Labatt 50, dénichée sous le siège passager, puis en boit une longue gorgée avant d'embrayer.

Joseph a toujours adoré la photographie. Il a même emporté dans ses bagages un authentique Kodak Retina, quand il est parti là-bas. Le soir, dans les camps de l'armée, il prenait des photos. Il avait même réussi à actionner son appareil en plein jour, avant et après une attaque particulièrement meurtrière à Falaise, en Normandie. C'est une fois revenu qu'il s'est souvenu de la petite, au milieu des décombres et des blocs de ciment éclatés. Sur les premiers clichés, la petite est debout, devant une maison éventrée, et elle fixe l'objectif. Sur les deux derniers... Là-bas, il avait réussi à faire disparaître les dernières images de sa mémoire, l'horreur sans nom des membres écartelés, mais ici...

Je savais pas qu'elle était là, la petite... Je le savais pas...

Les nazis avaient encerclé le village pendant la nuit.

La Ford s'immobilise aux lumières, près du magasin général. Joseph ferme les yeux en les plissant jusqu'à ce que la douleur lui brûle les paupières, puis les rouvre au moment où le sang éclabousse le pare-brise de la voiture. Il actionne les essuie-glaces et c'est à ce moment que son regard se fige sur un homme qui vient de chuter, de l'autre côté de la rue. Robert. Luke, à quelques pas derrière, se précipite vers lui, s'accroupit et le tire jusqu'à la première voiture, à cent mètres sur la droite. Les balles sifflent. Joseph regarde Robert et Luke s'adosser à la tête. Leurs mouvements sont saccadés. Robert porte la main à sa cuisse. Le sang gicle entre ses doigts. La Ford ne résiste pas à l'assaut du sang qui pénètre dans l'habitacle. Joseph le sent couler dans son dos. Il appuie sur l'accélérateur, mais les pneus de la Ford sont embourbés. Le son d'une sirène se fait entendre. *Où est Robert? Et puis Luke? Vite, ils approchent.*

La voiture derrière celle de Joseph s'impatiente : les coups de Klaxon fusent. La rue principale se matérialise de nouveau devant lui. Il remarque que ses mains sont crispées sur la poignée de la portière. Ses jointures sont blanches et veinurées.

Tandis qu'il tente de reprendre son souffle, il repense à son fils, son fils qui ne l'a jamais vu garagiste ni soldat. Six ans maintenant que la guerre est finie, et tout ce qu'il sait faire est de se traîner les pieds entre le salon et la chambre à coucher. Il ne s'est même pas porté volontaire, en 1944 : il avait fallu que le premier ministre établisse la conscription obligatoire pour qu'il daigne se montrer courageux... Et quel courage! Il avait mangé de la viande avariée à pleines mains directement de la poubelle du boucher Boily pour éviter de s'enrôler. Il avait à son grand malheur vomi durant la nuit et réussi haut la main les examens de santé de l'armée, le lendemain matin. Un *pea soup*... voilà le personnage ignoble qu'il était.

Quel métier allait bien pouvoir lui inventer Léon devant ses camarades? Devant le fils de Conrad Mercier, maire de la ville, ou devant celui de Roch Beaulieu, principal contracteur du sanatorium, sur la pointe à l'est de la ville? Et le fils de Théophile Fréchette, lui, quel âge avait-il, à présent?

Le garçon doit avoir quatorze ans. Il se tient la tête baissée, les yeux exorbités, tandis que Bruder serre ses mains autour de son cou. Bruder s'écarte du garçon et le désigne de ses bras tendus : *Let's Go, Bouchard!* qu'il se met à hurler avec son accent anglais, *KILL HIM! KILL HIM NOW!*

Joseph tient son arme pointée sur le garçon. Un liquide chaud se répand sur sa cuisse. Il retire en tremblant son œil du viseur. Bruder fait éclater la tête du garçon.

Pea soup !!! Not even able to kill a nazi!

Les coups de Klaxon ramènent Joseph dans l'habitacle de la vieille Ford. Il redémarre en trombe et se retrouve bientôt à monter les escaliers de l'école Général Vanier.

Il s'arrête à chacune des fenêtres des petites portes bleues. Son cœur bat dans ses tempes. Il reconnaît tout à coup le petit Beaulieu. Il saisit la poignée dans un mouvement brusque, mais se ravise : son fils, du fond de la classe, remonte une allée, l'enveloppe des photos dans les mains.

Léon sort les photos de l'enveloppe puis en exhibe une bien haut, au-dessus de sa tête.

— Moi, mon père, il va sauver des enfants comme cette petite fille-là très très loin quand il y a la guerre.

Quelqu'un ouvre la porte de la classe et emmène Joseph : une femme. Joseph porte les mains à son torse, puis touche sa ceinture. Il ne porte pas ses habits de l'armée, n'a aucune arme pour assurer sa sécurité. Le voilà qui se tient debout, sans artifices, dans un t-shirt blanc délavé, devant un groupe de soldats prêts à charger. Tout à coup, la petite fille; la petite fille! vient vers lui, ses immenses yeux noirs plongés dans les siens.

La petite fille lui sourit et lui tend la main.

- 2e prix littéraire Damase-Potvin 2020 -

Catégorie Adulte

Marie Lévesque

Qui suis-je?

J'avais pris une bonne bouffée d'air avant d'entrer. J'étais confiante comme une coureuse qui commence un marathon au sommet de sa forme. Je m'étais assise par terre, les genoux recroquevillés sur mon ventre. J'avais mal à la hanche droite, mais je ne pouvais pas bouger de peur de m'appuyer trop sur un de mes voisins. Après une vingtaine de minutes, j'étouffais déjà. J'avais l'impression que ma langue était devenue du cuir. Elle collait partout sur mon palais, mes joues, dans le fond de ma gorge. À chaque bouffée, c'était comme si je respirais l'air chaud d'un four quand on ouvre la porte trop sec. J'étais contrainte là pour quelques heures encore et je ne voulais pas trop y penser. De toute manière, on savait tous que ça allait être une dure épreuve et puis on attendait ce moment depuis tellement longtemps.

« Mais qu'est-ce que je fais ici? » Je me suis posé cette question presque en continu. Je perdais tranquillement le contrôle de mon esprit. Je réalisais que tout avait commencé à la mort de René. C'était mon père. Je l'appelais par son prénom parce qu'il était un homme comme ça, froid. J'avais 26 ans quand il est décédé et je réalisais qu'il était plus vivant, mort, que vivant. Je m'étais promis de ne jamais finir comme lui. J'avais lu tout ce que je pouvais sur la vie, l'humain, l'esprit. J'avais assisté à des dizaines de conférences, visionné des centaines vidéo. J'avais toujours au début le sentiment euphorique d'avoir trouvé LA réponse à ma question. Comme une boulimique, je consommais, j'apprenais, j'essayais, j'échouais, je vomissais. Je me vidais à force de me remplir.

Assise au milieu de tous ces gens, ma nausée s'intensifiait. Le dos de Jeanne s'appuyait presque sur mes genoux. C'était sa troisième fois ici, ça me rassurait un peu. J'avais l'impression de porter un chapeau très lourd qui me serrait tout autour de la tête. Mes poumons comme deux raisins secs n'étaient plus capables de gonfler à leurs maximums. Je ne les avais jamais vraiment ressentis et j'étais surprise de voir la douleur augmenter à chaque inspiration. Je m'imaginai être un bébé qui prend son premier souffle. J'étais sur le point de renaître. C'était ce qu'il m'avait promis.

J'avais au cou le collier protecteur qu'il m'avait donné. Il m'avait révélé le jour de notre rencontre que son nom réel était Sirius, l'étoile la plus brillante. Camil était son prénom terrien. J'avais assisté à une de ses conférences dans la matinée. Les yeux pâles, une quarantaine d'années, les mains et les épaules larges, on aurait dit qu'une légère lumière émanait de son corps. Je l'avais croisé par hasard dans un café près de chez moi. Il s'était assis à ma table, car il avait vu quelque chose en moi de spécial. On avait discuté longuement et j'étais fascinée par les mots qui sortaient de sa bouche, ils semblaient plus vrais que toute ma propre vie. Après m'avoir expliqué son parcours, il m'avait regardé droit dans les yeux et m'avait demandé « Toi, qui es-tu? » J'existais pour la première fois avec lui. Je suis devenue Elia ou étincelle de soleil. On était complémentaires. Le groupe m'avait accepté dès mon arrivée. Sirius était là pour nous accompagner sur le chemin de la vie en nous apprenant à manger, à utiliser les runes, les pierres, à purifier notre esprit et à éliminer notre ego par la méditation et la discipline. Dans ses yeux verts, on percevait la clarté et la promesse d'une vérité que lui seul pouvait nous transmettre. Il savait ce qu'il y avait après la mort et quand les anges parlaient à travers lui on pouvait percevoir dans sa voix leurs souffles. Je pleurais à chaque fois. Il avait été choisi sans le vouloir et c'était une lourde responsabilité.

Dans le jardin derrière chez lui il nous avait annoncé que nous étions prêts pour l'ultime étape, celle que j'étais en train de vivre. Dans cette petite pièce, la fierté et l'amour que

j'avais ressentis à ce moment se transformaient lentement en haine viscérale au rythme de la chaleur qui montait. Je ne voyais rien à plus d'un mètre et j'entendais des cris de douleur s'élever de plus en plus fort. Il nous avait répété que c'était le jour le plus important de notre vie, celui de notre mort, celle de notre ego. Le jour où nous allions naître de nouveau. Je devais vaincre la panique et ma colère. Jeanne sifflait en respirant et je sentais son dos s'appuyer un peu plus sur mes genoux. « Jeanne? » Elle ne répondait plus. J'avais crié pour dire qu'elle n'allait pas bien. Sirius me rassurait derrière la toile; Jeanne savait ce qu'elle faisait. Elle balançait son corps d'avant vers l'arrière rapidement en toussant faiblement. J'avais les yeux collés et l'impression que ma peau craquait comme un serpent qui mue. Je n'entendais presque plus les gémissements de douleur des autres qui m'entouraient. Je vomissais sur mes jambes sans même avoir la force de me pencher. Il nous répétait qu'on devait continuer, que c'était la clé. Je m'étais rendu compte que Jeanne était tombée sur le côté et je ne savais pas depuis combien de temps. Tout était flou. Je ne sentais plus son souffle avec ma main sous son nez. Je hurlais tellement qu'ils ont ouvert la porte. J'avais eu l'impression d'être aspirée vers l'extérieur. Jeanne convulsait sur le sable et sa peau était brûlante. J'entendais le bruit sourd de l'ambulance qui arrivait à travers les cris et les pleurs. Jeanne était blanche et raide quand ils l'ont emmenée. Sirius n'était déjà plus là.

Je n'ai plus aucun souvenir du reste.

Je suis à l'hôpital depuis 3 jours.

Les policiers m'ont rendue visite ce matin. On a enfermé Sirius.

Jeanne est morte, cuite selon son médecin. Mon docteur vient de partir. Il dit que je suis chanceuse d'être encore là et que j'aurai besoin d'aide psychologique.

Il n'a rien compris.

Jeanne aurait dû être mieux avisée, il ne fallait pas faire le rituel 3 fois dans le même cycle de lune.

Sirius nous avait pourtant prévenus.

- 3e prix littéraire Damase-Potvin 2020 -

Catégorie Adulte

Jean-Pierre Deschênes

Enfirouapée pas à peu près!

Un regard à sa montre : 8 h 30. Le temps file à vitesse grand V. Il reste une heure avant le départ du supersonique. Une obligation de dernière minute. Pas le temps de traîner. Elle paye comptant.

– Merci. – Bienvenue. Elle claque la porte du taxi, court dans l’escalier, fonce essoufflée dans le corridor de l’université. Ha! ha! haletante, elle contrôle sa respiration dans l’ascenseur qui sonne enfin.

Dans un dernier élan, elle franchit en coup de vent la porte entrouverte de la salle de réunion. Ça sent les parfums du matin. Souriante, sûre d’elle, la doyenne tourne le visage vers les participants qu’elle salue en prenant place. Les quatre juré·e·s du Comité d’appel se lèvent respectueusement. Engageante, elle implore : – Asseyez-vous, voyons. Elle empoigne le lutrin qu’elle aperçoit et le pose devant elle. Elle jouera debout son rôle de présidente du jury.

En fait, un vol nolisé bondé d’enseignants conduira ceux-ci de Québec à Paris, où la doyenne devra prononcer une conférence sur les effets de la littérature moderne dans la vie réelle des gens au XXI^e siècle.

Encore quinze minutes à la nouvelle doyenne qui, en cas d’égalité, devra exercer son vote prépondérant. Eh oui ! Les membres du Comité s’étaient partagé également la décision de pénaliser ou d’affranchir un maîtrisard suspecté de plagiat. Celui-ci attendait un verdict favorable en vue d’un poste de professeur de création littéraire dans une université prestigieuse où il pourrait simultanément s’inscrire au doctorat.

Consciente du jugement qui pèserait lourd sur l'avenir de l'étudiant, la doyenne doit départager les arguments des quatre professeurs·e·s qui ont examiné le récit *sous tous ses angles*, prétendent-ils. De facto, deux juré·e·s défendent l'acquittement en misant sur la qualité et l'originalité de la nouvelle. D'ailleurs, sans la plainte survenue en fin de parcours, la note A+ lui aurait été accordée. Quant aux deux adeptes du verdict *plagiat*, ceux-ci, intuitivement, prétendent percevoir une forte impression de *déjà-vu*. Mais désirant éviter un nouveau compte égal obligeant son vote, la doyenne veut réchauffer les esprits du groupe avant la décision finale. Ainsi, elle tente une dernière fois le destin en résumant le récit litigieux. Le temps s'écoule. Avec panache elle dit ceci.

« C'est l'histoire de deux amies inséparables depuis la naissance. Azélie et Marilou vivent sans secret, se complètent par leurs qualités respectives. Ainsi, Azélie, amatrice de sports, montre des talents de meneuse. Athlète de haut niveau, elle fonde une entreprise tout en étudiant la gestion. Tandis que Marilou, femme de cœur, artiste sensible et sentimentale, excelle comme professeure de danse. Aucune entrave ne peut déconnecter les deux amies qui se prodiguent une confiance inébranlable. Elles sont d'ailleurs reconnues de leur entourage comme l'exemple parfait de l'amitié.

Or, un jour, Marilou tombe amoureuse et, ainsi enflammée, se marie au magnifique Grégoire, artiste peintre, féru de nature et de beautés idylliques. Il découvre en sa dulcinée les qualités idéales de sensibilité de corps et d'esprit qu'il n'aurait jamais cru voir de son vivant tant ses exigences étaient élevées. Ce mariage n'empêche nullement Azélie et Marilou de rester les meilleures amies du monde, profitant aussi souvent que possible, plus d'une fois la semaine, de leur bon voisinage à trois, ce qui, sans embûche, plait tout naturellement à Grégoire, croyant aux vertus de l'amitié et qui n'a d'yeux que pour le bien-être de son épouse.

Mais, croyant à peine à tant de félicité, Marilou désire vérifier la profondeur de l'engagement amoureux de Grégoire, cherchant à savoir s'il l'aime autant qu'elle-même. Elle supplie donc Azélie de vérifier la probité de son mari en tentant de le séduire. – Oui, elle prend ce risque. – Que devinez-vous qu'il arrivât ? Azélie, après plusieurs vaines tentatives qu'elle raconte assidument à son amie de toujours, finit non seulement par conquérir le beau mâle après une séance de poses artistiques, mais en devient à son tour totalement amoureuse. Commence alors une double vie de mensonges pendant que Marilou toujours confiante, à la fois artisane et victime de ce quiproquo, gobe les subterfuges de sa belle amie, elle-même aveuglée par les artifices imaginés par le nouveau duo libertin. Seul le chantage d'un témoin gênant viendra mettre une fin tragique à ce fol amour... Je vous fais grâce des détails qui conduiront Marilou à de l'automutilation et à une schizophrénie fatale. »

Son résumé terminé, la doyenne demande une dernière fois au groupe de professeur·e·s s'ils perçoivent ou non du plagiat dans le récit présenté. Sa montre indique 8 h 50. Mais, chaque faction demeure sur sa position première. Quant à la doyenne, pressée par les signes de son adjointe qu'elle perçoit à la fenêtre de la porte, indiquant un départ imminent vers l'aéroport, zippant son porte-documents, tranche ainsi :

« En vertu des pouvoirs et responsabilités qui me sont dévolus, devant l'égalité qui persiste entre vous, j'accorde le bénéfice du doute à l'étudiant qui a produit cette œuvre. Cette décision prend effet immédiatement. Que l'étudiant en soit informé dès que possible pour qu'il puisse bénéficier de son offre d'emploi. »

Attendue à l'aéroport tout juste avant l'heure limite, la doyenne franchit avec un stress certain les dernières barrières de l'aérogare, entre dans la carlingue où elle retrouve

enfin ses collègues qui l'applaudissent généreusement... Elle raconte tout bonnement à un professeur émérite la difficile décision qui a causé son arrivée de dernière minute. Celui-ci, les yeux écarquillés, déclare, estomaqué, contrefait : « Mais on dirait bien que vous n'avez pas reconnu le chapitre 33 de *Don Quichotte*! Voyons madame, c'est la même histoire! L'artifice de votre étudiant a consisté à inverser les sexes et à moderniser un peu le récit : c'est Anselme qui demande à son meilleur ami Lothaire de séduire sa femme Camille pour éprouver sa vertu! [Découragé, il ajoute ceci] J'espère au moins que vous savez qui est Dulcinée. Non mais qu'est-ce qu'on enseigne aujourd'hui dans ces belles universités!?

La doyenne s'exclame ahurie : « Ah! Le p'tit crisse, il nous a enfirouapés *pas à peu près!* »

- Mention spéciale prix littéraire Damase-Potvin 2020 -

Catégorie Professionnelle

Julie Boulianne

Au naturel

Depuis septembre, j'attends ses mails comme s'il y avait urgence de vivre. Je réponds avec empressement, car Max est avide de mots. On clavarde des heures et je sens les papillons m'envahir quand j'entends sa sonnerie. Il m'a complimenté sur les rideaux de dentelle roses de ma chambre. C'est rare quelqu'un qui prête attention aux détails. J'ai hâte de le voir en chair et en os. Il a passé les fêtes dans sa famille et moi dans la mienne. C'était pénible.

On a les mêmes goûts; la poutine, les séries fantastiques et chaque jour on découvre de nouvelles choses à partager. Il étudie à Québec pour devenir scénariste, moi c'est le jeu qui m'intéresse. Depuis qu'il m'a proposé de m'inscrire à l'université qu'il fréquente à la session prochaine, je nous vois déjà sur la scène du Grand théâtre.

Il revient parfois chez lui à Sainte-Rose-du-Nord, mais de La Baie, avec les parents, l'école, le travail et les cours de danse, ça me semble très loin et ma patience est mise à rude épreuve. Le froid de janvier me mord au moment où Max me suggère de venir passer une fin de semaine au chalet. Les étoiles s'alignent enfin. Avant de m'évanouir, j'accepte. C'est davantage un défi qu'une invitation. Je dois goûter sa poutine préférée. La leur est, paraît-il, exceptionnelle. La nôtre ne lui arrive pas à la cheville. Je n'ai pas dormi de la semaine.

— Surprise! Je suis là.

En vraie personne, son corps me semble plus développé que sur l'écran de mon téléphone. Il est vraiment beau même si son visage et ses gestes cachent mal sa gêne devant moi. J'avoue que je ne suis pas mieux, mes paroles s'emmêlent autant que mon foulard. Je pense que lui aussi trouve ça déstabilisant une *date* de la sorte. Manquer de naturel est ma hantise.

Son père n'est pas très bavard. Alors, dès mon arrivée on ne s'éternise pas sur le tapis. Nous avons hâte d'être fixés sur le menu. Sa mère tient le resto et nous sert généreusement. On mange face à face en se dévisageant l'air complice comme si on avait quinze ans. Il a raison, sa poutine est la meilleure. Les frites ne sont ni graisseuses ni trop raides. Le fromage, en petits grains, ne coule pas en fondant. Avant de partir, je donne un dix sur dix à l'accueil de la cuisinière, qui ne me fait pas payer.

— Salut m'man! Merci! lui envoie Max désinvolte

— Soyez prudents! répond-elle sur un ton rassurant.

L'après-midi est déjà avancé. Max semble impatient de partir en motoneige. Avec la promesse de ne pas me laisser loin derrière, Max ouvre la voie. Après de longues minutes à voir défiler des troncs grisâtres, sa motoneige bifurque et quitte la piste damée. Une fine couche de poudreuse s'élève dans son sillage, je vois de moins en moins bien les reliefs. On est rendu loin dans le bois et je ne connais rien à la géographie des lieux. Je crie, j'ai peur de m'enliser. Avec le bruit du moteur, Max n'entend rien.

Tout à coup, il met un genou sur le siège et s'assure que je suis encore là. Il pointe devant. À travers les arbres sombres chargés de neige, la pente mène à une clairière bleutée; un lac gelé. C'est féérique. Son allure diminue, puis sa machine s'arrête près d'un chalet en bois rond. Ses yeux m'apparaissent encore plus brillants lorsqu'il relève sa visière.

— T'as froid?

— Non! Pas vraiment.

Une clé est cachée dans la corde de bois.

— C'est votre chalet?

— Non! Celui d'un ami.

L'effet est saisissant.

— Est-ce qu'on devrait revenir avant qu'il ne fasse noir?

— Ça t'inquiète de passer la nuit ici avec moi?

Je souris bêtement. J'aurai vingt ans bientôt et mes parents me croient chez des amis pour des travaux scolaires. De toute façon, ce que je fais ne regarde personne.

— Et si quelqu'un arrive?

— Ici! Aucune chance.

— C'est rassurant! Avoue que ce serait bizarre de se faire prendre à squatter un chalet...

Nous rions et jouons dans la neige avant de rentrer nos bagages. Max n'a rien laissé au hasard, il est si sûr de lui. Cette sortie est l'occasion de se rapprocher et je me sens comme dans un *pyjama party* entre copines alors qu'il allume un feu dans l'âtre.

— Tu les as apportées?

— J'en ai plusieurs, de toutes les couleurs.

— Tu te changes?

— Maintenant?

— Un jour ou l'autre, il faudra bien se lancer.

C'est un peu gênant et tellement vivifiant en même temps.

— D'accord! Je monte.

Après des mois à l'attendre, mon regard s'est attaché au sien. Le feu réchauffant l'atmosphère, je retire mes bas de laine, notre musique envahit l'espace jusqu'à la

mezzanine où j'avais déposé mon sac. J'enfile rapidement sa robe préférée et les talons. Au début, je descends l'escalier d'un pas maladroit, puis son sourire m'encourage à rythmer ma démarche.

Lui aussi s'est habillé, on se complimente et ce n'est plus du jeu. Nous buvons un verre, puis deux. Nous sommes heureux. Notre rendez-vous s'annonce électrisant. Il a prévu un menu tout simple; quatre sachets lyophilisés, suffit d'ajouter de l'eau, on se croirait parti pour la lune.

Dehors, la nuit se charge de flocons. À l'intérieur, l'ambiance est feutrée, les flammes font danser des ombres sur les murs, j'oublie tout et laisse tomber les masques. J'aimerais lui lancer une réplique de film pour l'impressionner, mais aucune ne me vient. Je touche simplement sa main. En retour, il me caresse la joue.

Nous échangeons un baiser au-dessus des restes du repas.

On abandonne tout sur la table. À présent, il n'y a plus d'ambiguïtés. Avec confiance, je prends les devants. Auprès de lui, je n'ai plus rien à justifier. Je sors l'artillerie lourde pour que ce soit inoubliable : le maquillage, le vernis à ongles, les faux cils, les paillettes et nous laissons place à notre créativité.

- T'es vraiment beau Nico, qu'il me dit.
- Et toi, Max... Tes épaules sont délicieusement féminines dans ce décolleté.
- Soyons fous alors!
- À nous Broadway!

Diffraction

— Ma tante, vous ne pourrez pas tout emporter. Ça ne tiendra jamais dans le petit appartement où vous logerez. On doit faire un tri, ne garder que l'essentiel.

Papa, ma grand-tante Angélique et grand-maman discutaient de la définition de l'essentiel. Très terre-à-terre, papa faisait preuve d'un esprit plus pratique que rhétorique. Moi, je furetais partout dans cette maison centenaire au charme d'antan et qui avait vu naître mes ancêtres. Au terme de mon exploration, au salon, planté devant une armoire en acajou aux portes bombées et vitrées, j'ai découvert une série de figurines de cristal finement taillées, comme dans du diamant. Elles scintillaient dans la lumière projetée par deux ampoules fixées à l'intérieur du meuble, une dans chaque coin. J'étais fasciné par la dispersion des couleurs à travers les prismes et la réflexion sur les miroirs du fond où le reflet d'un garçon de neuf ans, ravi, me souriait.

— Regarde papa, regarde, c'est magique ! Ça multiplie des arcs-en-ciel à l'infini.

Mon père a jeté un œil rapide, pressé qu'il était de boucler la mise en boîte.

— C'est la décomposition de la lumière, a-t-il simplement remarqué. Des spectres. Allez, dépêche-toi de mettre tout ça dans ce carton que tu placeras dans le coin du salon, avec les choses inutiles. Après, emballe la vaisselle.

Des spectres. Quels jolis fantômes ! En contemplant ce phénomène, j'imaginai le Paradis et tous les êtres de l'éther rayonnant de pareils éclats. L'illustration du ciel dans notre Grand Catéchisme en images perdait au change : imprimée en noir et blanc, elle ne pouvait rendre la brillance et le chatoyement de ces couleurs lumineuses. Le Paradis

devait plutôt ressembler à cette armoire, avec les âmes flottant dans la lumière blanche divine, irradiant à leur tour ces rayons multicolores. Merveilleux spectres. Pendant de longues minutes encore, je les ai contemplés, modifiant minimalement ma position, inclinant la tête, courbant l'échine, j'ai admiré ce miracle, changeant d'angle pour inventer les variations de couleurs. Je ne pouvais me résoudre à les toucher. Je suis allé dans le corridor.

Plongée elle aussi dans des réflexions et, sans trop s'occuper de moi, ma grand-tante Angélique argumentait avec mon père en arpentant les pièces.

— Je ne peux pas. J'aime ces objets et j'ai l'impression de les trahir.

Cachant sans la cacher vraiment une ironie pas méchante, juste pour signifier une évidence, papa désignait tour à tour un candélabre sur un guéridon à quatre pieds dont le dessus représentait une série de formes cassées, un ensemble de bougeoirs en étain et un autre en faïence.

— Ma tante, on ne s'éclaire plus avec ça.

Elle ne lui souriait pas. Papa n'a pas réussi à la convaincre et l'aide de grand-maman a été requise.

Pendant que j'enveloppais les tasses et les assiettes de papier journal, j'entendais des reniflements dans la chambre où les deux femmes conversaient. J'ai cessé les bruits de chiffonnage et me suis approché de la porte pour mieux écouter. C'était calme comme dans une église ou une bibliothèque sur le point de fermer. Ma grand-tante parlait tout bas, comme auprès d'un mort. Grand-maman tentait de la ramener sur un territoire qu'on appelle la raison.

— C'est que du matériel, Angélique. Qu'est-ce que tu feras de tes bibelots d'Espagne, de tes vases de Chine et de tes poupées de porcelaine ? Tu sais bien qu'on n'emporte rien de l'autre bord.

— Mais je ne suis pas morte, justement. Je m'en vais dans un foyer. Ces souvenirs sont toute ma raison d'être.

— Dégraisse, chère, dégraisse. Garde juste ce qu'il faut pour le quotidien, pour ta nouvelle vie. Pense aux paroles de Jésus quand il nous conseille de regarder les oiseaux du ciel : « ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. »

Tante Angélique s'est mouchée puis, à regret, elle a concédé que, finalement, elle ferait le sacrifice de ses souvenirs chéris ; autant de petits deuils. Elles ont entrepris la répartition des choses et les terribles condamnations. Une foire aux enchères, à l'envers.

Pendant que les deux femmes triaient l'inventaire à l'étage et que papa épurait la cave, je me suis empressé d'emballer la collection de cristal dans du papier de soie.

Lorsque les vingt-cinq boîtes sont parties pour la Saint-Vincent-de-Paul, tante Angélique pleurait encore. Je lui ai tendu un kleenex. Je me mettais à sa place : abandonner mes jouets, même les moins précieux, même les plus banals, j'en aurais éprouvé un chagrin terrible : mon Mécano, mon G.I. Joe, mon hockey sur table, même mon vieux Mille bornes, je ne me concevais pas sans eux.

Avant de partir, j'ai fait le tour de la maison avec elle : un jardin maintenant famélique. Tante Angélique tenait mon kleenex près de son visage. En l'embrassant, je lui ai soufflé à l'oreille :

— J'ai sauvé vos spectres. Ils attendent dans la boîte marquée *papier de toilette*.